

EINSTEIN, LE SEXE ET MOI

romance télévisuelle
avec mésanges

OLIVIER LIRON

Alma, éditeur. Paris



© Alma, éditeur. Paris, 2018.

ISBN : 978-2-36279-2275-5

Nous avons quelque chose au cœur comme l'amour.
Arthur Rimbaud

*La définition de la folie, c'est de refaire toujours la même chose,
et de s'attendre à un résultat différent.*
Albert Einstein

On se régale !
Julien Lepers

1. BIENVENUE DANS MON MONDE

Je suis autiste Asperger. Ce n'est pas une maladie, je vous rassure. C'est une différence. Je préfère réaliser des activités seul plutôt qu'avec d'autres personnes. J'aime faire les choses de la même manière. Je prépare toujours les croque-monsieur avec le même Leerdammer. Je suis fréquemment si absorbé par une chose que je perds tout le reste de vue. Mon attention est souvent attirée par des bruits discrets que les autres ne perçoivent pas. Je suis attentif aux numéros de plaques d'immatriculation ou à tous types d'informations de ce genre. On m'a souvent fait remarquer que ce que je disais était impoli, même quand je pense que c'était poli. Quand je lis une histoire, j'ai du mal à imaginer à quoi les personnages pourraient ressembler. Je suis fasciné par les dates. Au sein d'un groupe, il m'est difficile de suivre les conversations de plusieurs personnes à la fois. Quand je parle, il n'est pas toujours facile de placer un mot. Je n'aime pas particulièrement lire des romans. Je trouve qu'il est compliqué de se faire de nouveaux amis. Je repère sans cesse les mêmes schémas dans les choses qui m'entourent. Je préfère

aller au musée qu'au théâtre. Cela me dérange quand mes habitudes quotidiennes sont perturbées. J'aime beaucoup les calembours comme « J'ai mal occu, j'ai mal occu, j'ai mal occupé ma jeunesse. » Parfois je ne sais pas comment entretenir une conversation. Je trouve qu'il est difficile de lire entre les lignes lorsque quelqu'un me parle. Je note les petits changements dans l'apparence de quelqu'un. Je ne me rends pas toujours compte que mon interlocuteur s'ennuie. Il m'est extrêmement difficile de faire plus d'une chose à la fois. Parfois, au téléphone, je ne sais pas quand c'est mon tour de parler. J'ai du mal à comprendre le sarcasme ou l'ironie. Je trouve qu'il est compliqué de décoder ce que les autres ressentent en regardant leur visage. Le contact physique avec un autre être humain peut me remplir d'un profond dégoût, même s'il s'agit d'une personne que je désire. Si je suis interrompu, j'ai du mal à revenir à ce que j'étais en train de faire. Dans une situation de stress avec un interlocuteur, j'essaie de le regarder dans les yeux. On me dit que je répète les mêmes choses. Quand j'étais enfant, je n'aimais pas jouer à des jeux de rôle. Je trouve qu'il est difficile de s'imaginer dans la peau d'un autre. Les nouvelles situations et surtout les lieux que je ne connais pas me rendent anxieux. J'ai le même âge que Novak Djokovic et un an de moins que Rafael Nadal. Quand je regarde un film où un personnage fait des cupcakes, je passe tout le reste du film à me demander combien de cupcakes ont été cuisinés exactement. Je ne supporte pas de porter des jeans trop serrés. Une exposition à une source de lumière trop vive me plonge dans un état de panique.

Toutes mes émotions sont extraordinairement fortes et on m'a souvent dit que la façon dont je réagissais était exagérée. Je me souviens des dates de naissance des gens. J'ai publié un premier roman chez Alma éditeur en 2016. Je vais vous raconter une histoire. Cette histoire est la mienne. J'ai participé au jeu télévisé *Questions pour un champion* et cela a été très important pour moi. J'ai passé plusieurs journées avec Julien Lepers. Pour m'endormir, je fais parfois le produit de 247 856 fois 91. Il suffit qu'une femme ou qu'un homme me prenne dans ses bras pour que je frissonne violemment et que je songe sérieusement à l'épouser. Je n'ai jamais su faire de la corde à sauter. Le résultat du produit de 247 856 fois 91 est 22 554 896. Il suffit de faire 247 856 fois 9. Je commence par les gros chiffres. 1 800 000. 2 160 000. 2 223 000. 2 230 200. 2 230 704. Puis de multiplier par 10 : 22 307 040. Et d'ajouter 247 856 : 22 554 896. J'aime beaucoup les lasagnes, le chocolat à l'orange, la Patagonie et les chansons de Leonard Cohen. Bienvenue dans mon monde.

**PREMIÈRE PARTIE :
LE NEUF POINTS GAGNANTS**

2. DIÊN BIÊN PHU

Le jour où j'ai joué à *Questions pour un super champion*, je ne me suis pas réveillé. C'est Paul de Senancour qui m'a réveillé. Paul de Senancour venait de perdre sa grand-mère. Il est sorti boire des coups pour noyer sa tristesse. Je lui ai laissé un double des clés. Quand il est rentré ivre à trois heures du matin, il a tout tenté pour faire le moins de bruit possible. Paul a le cœur sur la main. Il veut qu'on l'appelle Paul, mais en réalité son prénom c'est Paul-Étienne. Il marchait lentement sur le parquet qui craquait horriblement. Dans mon lit en mezzanine, je n'arrivais pas à m'endormir. Mon cœur battait à tout rompre. Le lendemain, je serais avec Julien Lepers. J'allais enregistrer les émissions de *Questions pour un super champion*, celles du dimanche où s'affrontent les vainqueurs de l'émission quotidienne. J'ai gagné trois fois la quotidienne au printemps ; j'ai perdu à la quatrième, heureusement, on m'a appelé pour participer aux prestigieuses *Questions pour un super champion*. On était le 15 août, jour de l'Assomption de la Vierge. J'avais mes écouteurs dans les

oreilles avec la liste des batailles célèbres classées par date anniversaire dans l'année.

14 janvier 1797 : Rivoli. 8 février 1807 : Eylau. Du 13 mars au 7 mai 1954 : Diên Biên Phu.

Mon cœur cognait si fort que j'avais l'impression d'avoir un second cœur entre les yeux. J'avais une veine qui palpitait entre mes sourcils, le sang affluait à mes tempes – mon cerveau saignait à toute vitesse. Super Champion. J'ai fini par m'endormir vers quatre heures, épuisé.

J'ai dormi comme une souche et je n'ai pas entendu mon réveil le lendemain. Celui de Paul a sonné. « Quel con, a-t-il grommelé, je n'ai pas coupé mon réveil. » J'ouvre un œil, je vois la lumière dehors, le soleil déjà haut dans le ciel, je saute de ma mezzanine et je regarde l'heure. Presque neuf heures. Je suis convoqué aux studios à la Plaine Saint-Denis à neuf heures pile. Aucun retard permis. On me l'a bien expliqué au téléphone, sinon je serai disqualifié et remplacé par un autre candidat.

J'enfile une chemise, j'attrape mon sac de sport rouge, descends les marches quatre à quatre – je bondis comme un cabri le jour de sa première communion. Je vole jusqu'au métro Châtelet, je gambade dans les escalators, je joue des coudes pour m'engouffrer dans le RER.

Quand je déboule enfin à la Plaine Saint-Denis, il est neuf heures et demie. J'arrive dans les studios de Saint-Denis, trempé de sueur. Je passe les contrôles des vigiles et je pousse plusieurs lourdes portes. Comme dans *Le Magicien d'Oz* lorsque la petite Dorothy a enfin le droit d'aller voir le grand

magicien. Derrière il y a un grand couloir qui mène à une autre double porte, puis encore un grand couloir qui forme un coude. Enfin j'arrive devant une porte avec marqué : « QPUC. » Quatre lettres sacrées.

Studio 16. *Questions pour un champion*.

Une jeune assistante de production aux cheveux auburn m'attrape au passage :

— Levez les bras.

L'assistante ne s'est pas présentée, elle prend un sèche-cheveux et commence à me sécher. Je transpire horriblement. Plus elle me sèche et plus je transpire, c'est beau et ironique comme un poème de Fernando Pessoa.

Au bout de vingt minutes, l'assistante laisse tomber. Elle ne m'a pas encore dit bonjour. J'ai l'impression que ma vie est en jeu, mais la production est concentrée sur mes aisselles.

Heureusement Marie-Victoire arrive. Je n'invente rien, Marie-Victoire s'appelle Marie-Victoire. C'est une femme adorable. Elle travaille à *Questions pour un champion*. Je l'ai rencontrée lors du tournage des émissions quotidiennes. Au sein de la production, elle est en charge des candidats.

— Bienvenue, Olivier. On va te préparer pour l'émission. Tu sais, ce n'était pas pressé, tu ne tournes qu'à dix-sept heures.

Marie-Victoire m'emmène à l'habillage.

Elle regarde dans le grand sac de sport rouge que j'ai trimballé, où j'ai fourré en vrac les cinq tenues de rechange obligatoires exigées par l'émission. Tout est froissé et sale, et Marie-Victoire fait une moue de dégoût, de tendresse

maternelle et de dépit. Elle se dirige vers un portant plein de chemises, farfouille dans les cintres et m'en une verte qui appartient à la production.

Une chemise verte ? Ma grand-mère Josefa m'a toujours dit que cette couleur porte malheur. Je refuse catégoriquement. C'est à cause d'une chemise verte que j'ai perdu aux émissions quotidiennes. Le pire souvenir de ma vie.

Je veux ma chemise rouge. C'est à prendre ou à laisser. Les négociations sont âpres.

Marie-Victoire abandonne et m'autorise à garder ma chemise rouge. Puis direction le maquillage. Difficile de me maquiller les paupières, je n'aime pas trop qu'on me touche le visage, encore moins les yeux. Coiffure. Encore un coup de sèche-cheveux sous les aisselles.

Marie-Victoire me dit que c'est bon, je peux souffler :

— Tu veux un café ?

Elle me désigne la machine à café, en libre service. Je rejoins les autres candidats dans la loge principale. C'est une petite pièce exiguë de quelques mètres carrés avec un moniteur télé qui diffuse ce qui se passe sur le plateau d'enregistrement.

Sur de vieux canapés, une dizaine d'autres candidats vont se répartir sur les tournages de la journée. Il y a des madeleines et du coca sur une table basse. Je prends une madeleine. Que je trempe dans du coca. Voilà.

Sur l'écran, Julien Lepers, que je n'ai pas encore vu, tourne son petit speech d'introduction avant la première partie de la journée. Il n'a pas l'air réveillé et doit refaire la prise plusieurs fois.

Marie-Victoire revient pour nous expliquer qu'on va enchaîner quatre émissions. Je passe en toute fin de journée. Je reprends une madeleine et je la trempe dans du coca.

C'est marrant ce prénom, Marie-Victoire. Cela me fait penser à celui de ma mère. Je n'ai jamais su le prénom de ma mère. Je veux dire, son prénom de naissance.

Sur sa carte d'identité, c'est Marie, mais son prénom de naissance c'est Maria Nieves. Ou Marinieves. Quelque chose comme Marie-Neige. En espagnol.

Je crois qu'elle s'appelle Maria, en tout cas sa mère l'appelle comme ça. Quand je l'interroge sur son prénom de naissance, elle dit qu'elle ne s'en souvient pas, qu'elle l'a oublié.

Sur mon carnet de santé – un de ces vieux carnets de santé des années 80 où il est encore indiqué : « le lait de la mère est l'aliment idéal du nouveau-né » et « allaiter est un acte naturel qui rapproche la mère de son enfant » – le nom de naissance de ma mère est Maria Guttierrez.

Maria Guttierrez, Guttierrez avec deux t. Je ne sais pas si c'est l'écriture de ma mère sur le carnet de santé. Je crois que oui. C'est étonnant que ma mère ait écrit son nom avec deux t. Parce que Guttierrez avec deux t, ce n'est pas possible. En espagnol, il n'y a jamais deux t, ça n'existe pas.

C'est comme si ma mère avait totalement oublié sa langue natale. Elle est arrivée en France quand elle était une toute jeune fille et n'a jamais voulu parler espagnol avec ses enfants, mon grand frère et moi.

Sur le carnet de santé il y a aussi : « née en 1954 », et le lieu de naissance : « À ... ». À cet endroit-là, c'est vide. « Nationalité et pays d'origine » : Vide. Il y a des vides dans l'histoire de ma mère.

Peut-être que ma mère voulait oublier qu'elle n'était pas née en France. Mais ce qui n'est pas accepté consciemment revient probablement sous forme de destin pour les générations suivantes.

Quand j'étais petit, j'habitais dans un village de Seine-et-Marne où il n'y avait pas beaucoup de gens « issus de la diversité » comme disent les hommes politiques, comme si la Diversité était un pays d'où viendraient des gens bizarres comme vous et moi. Je n'avais pas d'amis parmi les enfants de l'école primaire, alors je traînais avec Stéphane Jacquin, un type que tout le monde considérait comme un attardé. On allait dans la forêt toute proche et on chiait sur la voie ferrée. On prenait nos cahiers d'écolier, ceux sur lesquels le grand poète Paul Éluard écrit le mot « liberté », on déposait nos excréments dessus et on les disposait délicatement sur le ballast de la voie ferrée en attendant que les trains passent.

À l'approche enivrante du train, qu'on entendait gronder très à l'avance dans le profond silence de la forêt, on montait en haut des tours de contrôle qui bordaient la voie ; il y avait des échelles très hautes qui servaient à grimper tout en haut. On se pelotonnait au sommet de la tour, à plusieurs mètres au-dessus de la voie, et on attendait, impatients, que le train arrive à toute vitesse, passant à quelques centimètres dans

un fracas épouvantable, en nous envoyant au visage un tourbillon de vitesse et de frayeur.

Un jour, le conducteur du train a klaxonné comme un fou en voyant nos deux petites têtes d'enfant à quelques centimètres de sa machine.

Ma mère est arrivée en France à l'âge où elle était encore une petite fille. Elle a galéré pour s'intégrer et n'a pas envie d'évoquer son enfance à Madrid sous le franquisme. Un jour, elle m'a raconté un souvenir d'école là-bas. Punie, elle devait tenir, pendant des heures, les bras en croix chargés de livres. Il fallait faire le Christ. Le maître rajoutait des livres quand elle faiblissait. Quand j'étais petit, je pensais que Franco était l'équivalent de Hitler, mais avec le Christ et la paëlla en plus. Ma mère a gardé ensuite ce goût pour la paëlla. Et aussi pour le Christ. Mais c'est une autre histoire.

Ma mère a toujours rêvé la France, le pays des idéaux, des droits de l'homme, de Jean-Jacques Rousseau, de Napoléon Bonaparte et de Nicolas Hulot. Ma mère vient d'une famille d'ouvriers, il fallait absolument être bon à l'école, et elle m'a transmis ça. C'était le seul moyen de s'en sortir. Je suis fier de ça, de cet héritage qu'elle m'a légué, et même si l'école n'est plus tout à fait l'ascenseur social qu'elle était pour ma mère, j'ai tout fait pour suivre les études les plus longues possibles. J'ai eu un parcours d'élève modèle. Baccalauréat à 17 ans, classe préparatoire littéraire à 18 ans, entrée à l'École normale supérieure à 20 ans. Agrégé à 23 ans. Enseignant à la Sorbonne à 24 ans. Julien Lepers à 25 ans. Dépuçelage à 26 ans. Dépression à 27 ans. Mais c'est une autre histoire.

Je dois rester concentré pour la journée qui va suivre. Aujourd'hui, c'est le grand jour.

Mes adversaires dans les loges sont tous de grands champions qui ont remporté plusieurs fois les émissions quotidiennes. J'en connais certains sous leur nom de code. Sur les jeux de « quizz » en ligne comme Super Buzzer, Mon Légionnaire ou Be Quiz, ils ont des pseudonymes célèbres. Ce cinquantenaire à l'air inoffensif s'avère être Mitsuhirato, un tueur redoutable que j'ai souvent combattu sur Mon Légionnaire. Un des meilleurs gladiateurs.

Je repère mes adversaires. Il y a Renée-Thérèse, une charmante retraitée à l'air rusé, Jean-Michel un colosse monstrueux, et Caroline, une jeune femme en robe prune qui est professeur de droit à l'université de Perpignan. Renée-Thérèse, Jean-Michel, Caroline seront mes adversaires directs. Avec moi et contre moi sur le plateau. Tout à l'heure il faudra répondre plus vite qu'eux. Mieux qu'eux. Avant eux. Que je les tue. Que je les explose. Que je leur chie dans la gueule.

Mais pour l'instant nous faisons tous des petites blagues, on se détend. Ma tactique est d'essayer de sembler le plus gentil possible, afin qu'ils ne se méfient pas de moi.

J'ai repris une petite madeleine et je l'ai trempée dans du coca.